

GAZETTE SALUTAIRE,

Composée de tout ce que contiennent d'intéressant pour l'humanité, les Livres nouveaux, les Journaux & autres Écrits publics, concernant la Médecine, la Chirurgie, la Botanique, la Chymie, &c. &c.

Du Jeudi 13 Avril 1775.

Du genre de philosophie propre à l'étude & à la pratique de la médecine; discours de réception à l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Nancy, lu dans la séance publique du 25 Août 1774, par M. Coste, méd. en chef de l'hôp. roy. & mil. de Nancy, associé de l'Académie des sciences & belles-lettres de Lyon. A Nancy, chez Leclerc. 1775.

M. Coste dans une brochure sur les avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres (à Nancy, chez Leclerc 1774) avoit défini la philosophie *la raison cultivée, amenée au point de perfection dont la faiblesse humaine est susceptible, & appliquée aux moyens de rendre les hommes heureux par la pratique des vertus, la connoissance des biens, & la jouissance des plaisirs que l'être-suprême a mis en leur disposition. En un mot, une force de raison qui fait penser, dire & faire de grandes choses.* Il paroît que dans ce discours il s'accommode à la manière plus ordinaire de considérer la philosophie; & qu'il adopte les dénominations qui désignent plus spécialement certaines sectes ou branches. On voit qu'il rejette la philosophie spéculative, pour exalter, avec raison, celle qui est fondée sur l'expérience. « La philosophie du prince de la médecine, dit-il, fut de n'admettre que ce qu'il découvrit évidemment par le moyen des sens, & de rejeter toute autre voie d'explication ».

L'auteur, après avoir remarqué que la philosophie naturelle paroît portée à un très-haut degré de perfection, examine jusqu'à quel point cette perfection peut être utile à l'art de guérir. « Le flambeau de l'observation & l'expérience en main, dit-il, nous avons porté nos regards curieux depuis le sommet de la votre étiérée jusqu'au plus profond des entrailles de la terre; depuis l'éléphant; jusqu'à l'insecte dont la ténuité échappe à notre vue; depuis le cedre jusqu'à l'hyssope; depuis le roi des métaux jusqu'à la dernière des substances minérales, nous avons tout examiné, tout analysé, tout comparé. La physique expérimentale a mis en évidence les loix de la pesanteur, & celles du mouvement, les propriétés du magnétisme, & celles de l'électricité... L'anatomie a développé jusqu'aux derniers replis de notre machine. La chymie a décomposé les corps; elle a assigné le nombre & la proportion de leurs prin-

cipes constitutifs. La botanique de nos jours compte plus de genres de végétaux que celle des premiers tems ne comptoit de plantes individuelles. Le nombre de nos remèdes est accru au point que le médecin le plus exercé dans le cours de la pratique la plus longue, pourroit à peine en placer la dixième partie. Ce sont-là au moins, Messieurs, des preuves de superflu. Mais Hippocrate a fait lui seul, pour l'avancement de l'art de guérir, plus que les efforts réunis de tous les sçavans qui lui ont succédé. Cependant il ignoroit la circulation du sang; ses connoissances en anatomie furent si bornées, qu'il avoue lui-même avoir pris pour des fractures, des sutures naturelles du crâne. La physique étoit encore dans son enfance, & la chymie bien éloignée, non-seulement de ses progrès actuels, mais même du moment où elle devoit commencer à exister ».

M. C. entre ensuite dans le détail, & prouve que toutes ces sciences accessoires, quelqu'utiles & nécessaires qu'elles soient au médecin qui ne les cultive pas avec trop d'attachement, deviennent préjudiciables à l'art de guérir, lorsque le praticien s'y livre avec trop d'ardeur. « Le célèbre Duverney, à qui l'anatomie doit la plus grande partie des progrès qu'elle a faits dans ce siècle, dit l'auteur, se croit frappé à mort pour une petite indisposition. Quoi! vous vous affligez pour si peu de chose! lui dit Dumoulin en entrant dans sa chambre?... Ce que, je sçais d'anatomie me fait trembler, repliche Duverney... Monsieur, dit le vieux praticien, vous connoissez votre corps mieux que moi; mais à coup sûr, je le guérirai mieux que vous ».

L'auteur, en parlant des moyens curatifs, oppose l'empirisme aux systèmes spéculatifs. La thériaque, l'émétique, le quinquina, l'inoculation prouvent que l'empirisme revendique lui seul la plupart des spécifiques. « Fernel dogmatisoit en vain à la cour de François I. La doctrine des sueurs, qui autorisoit la prescription du gayac, ne guérissoit pas ce bon prince. Le Cocq employa la méthode de l'empirique italien; le roi de France fut traité comme le dernier de son royaume; & les frictions de Carpi réussirent mieux que l'opiate très-composée, & que les dissertations transcendantes du sçavant professeur ».

Nous ne pouvons nous empêcher de rappor-

porter ici le passage où il est question de l'ins-
 culation. « L'inoculation, quoique fille de l'em-
 pirisme, dit M. G., a joui du privilege exclusif
 d'être accueillie plus favorablement par le dogme.
 Mais voici son triomphe consacré par notre au-
 guste souverain. Me permettez-vous, Messieurs,
 une réflexion qui nait de deux anecdotes dont
 Louis le Grand fournit la premiere. On fit à 60
 sujets une opération dangereuse, avant d'oser la
 tenter sur ce monarque... A la cour de Louis XVI,
 c'est le sang des rois, ce sont les rois eux-mêmes
 qui sçavent braver également le péril & les
 préjugés, pour donner avec plus d'éclat des exem-
 ples salutaires à l'univers ».

L'auteur expose ensuite les moyens de former
 un véritable médecin : il propose d'établir dans
 les grandes villes des hôpitaux où chacun de
 ceux qui se destinent à la médecine, fût obligé
 d'assister exactement aux visites pendant les deux
 premieres années qui suivroient la cérémonie de
 son doctorat. « Le médecin en chef, dit-il, pré-
 sideroit aux prescriptions faites par les candidats
 à certains malades qu'on leur distribueroit. Il rec-
 tifieroit ce qui lui paroît trop s'écarter des re-
 gles ordinaires. Il laisseroit néanmoins quelque
 chose à tenter. La sagacité des jeunes docteurs.
 Ceux-ci tiendroient un journal exact & détaillé des
 symptômes, des remèdes, de leurs effets, & de
 l'issue des maladies confiées à leurs soins &c ».

Ce discours est terminé par des considérations
 sur le génie nécessaire pour former un véritable
 médecin, & par le portrait d'un officier de santé,
 qui mérite ce nom à juste titre. Nous avons été
 surpris de voir que M. Coste propose Boër-
 haave, ce médecin si systématique, comme un
 modele d'un médecin naturaliste; qu'il le compare
 à Hippocrate, ce fidele interprète de la natu-
 re, & qu'il confonde Stahl & M. de Borden, sur-
 tout ce dernier avec les dogmatiques. Il est im-
 possible de citer un médecin qui, depuis Hippo-
 crate, ait mieux épilé la nature que M. de Bor-
 deu, & qui ait mieux vérifié ce que le pere de la
 médecine a observé. Enfin, lorsque M. C. a écrit
 que dans ce siecle il n'y a eu que MM. de Vol-
 taire & de la Condamine qui aient embrassé tous
 les genre des sciences, il ne pensoit pas,
 sans doute, à M. de Haller, qui, comme person-
 ne ne l'ignore, s'est distingué dans la littérature,
 la philosophie, les mathématiques, l'histoire na-
 turelle, la politique, l'art de guérir &c.

*Suite de l'article CARUS, tiré du Dictionnaire
 Encyclopédique.*

Carus fébrile, *carus febricosus*. Werlhof. Ce carus
 s'annonce au premier ou au second accès des fie-
 vres intermittentes, & paroît au troisieme. Il est
 très-dangereux.

Quand le paroxysme n'est pas bien soporeux,
 on fera usage seulement des remèdes tempérans
 & fortifiens, avec l'esprit volatil acide, & une
 infusion de thé pour attendre la fin de l'accès. On
 appliquera aussi aux jambes un emplâtre de mou-
 ches cantharides. Mais après le paroxysme, on

en viendra aux remèdes généraux, tels que les
 saignées, l'émétique & les purgatifs, pourvu qu'ils
 soient indiqués. Il faut souvent saigner du pied.
 Werlhof n'osa pas donner une once de vin émé-
 tique au commencement de l'accès. S'il est besoin
 de lâcher le ventre, on donnera la pulpe de ta-
 marins dans le petit lait; quand il y a trop de cha-
 leur, on donne des lavemens avec une forte dose
 de nitre, le vin émétique ou une infusion de co-
 quinqna & de quinquina.

Pendant l'accès même on appliquera plusieurs
 emplâtres vésicatoires aux poignets, à la nuque,
 & sur la tête, que l'on aura fait raser. On saignera
 le malade; on l'excitera à éternuer avec l'ellébore,
 ou le turbithe minéral; on fera des frictions &c.
 Radecliff ordonnoit un scrupule de racine de jalap
 dans les affections soporeuses; d'autres veulent
 qu'on saigne à la jugulaire; quelques uns conseil-
 lent d'ouvrir l'artere temporale: il y en a qui n'hési-
 tent pas de brûler la plante des pieds. Eugeleus
 faisoit boire le suc du cresson aquatique, auquel
 Werlhof joint les esprits volatils salins.

Quand l'assoupissement ne disparoit pas avec le
 paroxysme; quand le malade est typhomaniaque,
 hémiplégique, ou attaqué d'une fièvre inflamma-
 toire, c'en est fait de lui; du moins le quinquina
 n'est-il pas indiqué. Quand il n'est pas réduit à
 cette fâcheuse extrémité, il faut lui donner promp-
 tement jusqu'à un gros de quinquina en poudre,
 & répéter cette dose toutes les trois heures; de
 manière qu'il ait pris une once de ce fébrifuge
 entre deux paroxysmes, & on lui fera avaler une
 tasse de thé à chaque prise du remède. Si la sai-
 gnée ou le vomissement étoient indiqués, on sus-
 pendroit l'usage du quinquina, pour le reprendre
 à moindre dose, quand la danger seroit passé.

Un homme de 30 ans, ayant été attaqué d'une
 fièvre tritosophie, tomba dans un assoupissement
 profond, au 3e. accès, qui avança toujours pen-
 dant 8 heures. Ce malade râloit, & ne pouvoit rien
 avaler, quoique la bouche fût béante. Après l'ap-
 plication des vésicatoires, on ordonna la saignée.
 Le chirurgien n'osa pas la faire: cependant le ma-
 lade commença à pouvoir avaler: on lui donna
 un gros de quinquina; le ventre se lâcha de lui-
 même; il survint une sueur; & après avoir pris
 une tasse de thé, le malade, tout étonné, ouvrit
 les yeux: on lui donna du quinquina toutes les
 deux heures, il fut beaucoup. La sueur ayant fini,
 on le saigna au pied: on appliqua encore les vé-
 sicatoires. On donna un mélange de quinquina,
 de suc de cresson, 40 gouttes d'esprit volatil de
 vitriol, & 20 gouttes d'esprit de sel ammoniac.
 Le paroxysme revint, & n'avança pas. La somno-
 lence & le délire furent légers; une sueur qui
 vint au bout de 6 heures, emporta la fièvre.

(La suite à l'ordinaire prochain.)

Sur les tumeurs sublinguales.

M. Fauvre, correspondant de l'académie royale
 de chirurgie à Avignon, a communiqué à cette
 société différentes observations sur un vice de
 conformation dont les auteurs ne se sont pas oc-

opéra. Ce vice consiste dans une adhérence de la langue au bas fond de la bouche, formant un bourrelet charnu, qu'on pourroit prendre pour une seconde langue. Il ne faut pas confondre cette conformation vicieuse avec le simple boursoufflement qu'on remarque au dessous de la langue, & qui se dissipe de lui-même, ou au moyen des scarifications.

M. F. se sert pour couper cette attache contre-naturelle, de ciseaux boutonnés, à lames plates & bien tranchantes. Il assujettit la langue avec le pouce & l'indicateur de la main gauche, tournant la paume de la main du côté du nez de l'enfant. Ces deux doigts conduisent & gouvernent les branches des ciseaux, & reglent l'opération. Il faut surtout les serrer assez fort pour allonger le corps qu'on veut inciser, & éloigner par cette pression les vaisseaux ranins que, sans cette précaution, on court risque d'ouvrir. L'observateur se rend maître du sang qui coule de la plaie, en la remplissant de morceaux gradués d'agaric, qu'il élève à hauteur commode pour soutenir l'appareil avec les doigts d'une main, pendant qu'il fait un contre-appui avec le creux de l'autre main derrière la tête de l'enfant. Nous placerons ici une observation que M. Sernin, chir. de l'hôpital de Narbonne, a communiquée à l'académie, environ 15 ans après qu'elle a reçu le mémoire de M. Fauvre. Une femme de Narbonne accoucha d'une petite fille, qui ne voulant point tetter, ne suçoit le mamelon que du bout des lèvres, & le quitta tout de suite. Les parens firent venir le chirurgien ordinaire, rassemblerent même trois maîtres en chirurgie & un médecin pour délibérer sur les moyens de remédier aux causes qui empêchoient cette fille de tetter, & qui déprimoit à vue d'œil. Les consultants ayant fait leurs recherches & observations, décidèrent que l'enfant n'avoit d'autre défaut apparent que celui de n'avoit pas la langue aussi longue qu'elle devoit l'être à son âge. Ils ne conseillèrent à la mere autre chose que de traire son lait, & de le servir à son enfant avec une petite cuiller, & en cas d'insuffisance, d'y ajouter du lait de vache ou de chevre, & d'essayer, de tems en tems, de lui donner le sein. L'enfant fut ainsi nourri pendant 13 mois, au bout desquels on appella M. Sernin. Il le trouva en marasme; & en examinant la bouche, il trouva la langue fort courte, éloignée des dents incisives d'environ un demi-pouce, adhérente dans toute sa largeur à la mâchoire inférieure, n'ayant de libre, depuis l'adhérence jusqu'au-bout de la pointe, qu'environ deux lignes de longueur. Il décida qu'il falloit disséquer cette adhérence. Il fit mettre l'enfant en travers, sur les genoux d'une personne assise sur un tabouret au grand jour; il introduisit d'un côté, entre les dents molaires, un petit bâton avivé, de demi-pied de long, mollement garni & recouvert de peau blanche, qu'il fit tenir par un aide. M. S., placé derrière le malade, renversa légèrement la tête de cet enfant entre ses genoux; & relevant avec le doigt indicateur & celui du milieu de la main gauche, le petit bout de la langue, il en disséqua le dessous avec un

scalpel à lancette: il absorboit le sang à mesure qu'il opéroit. Après avoir divisé l'adhérence d'environ un demi-pouce de profondeur, M. S. ôta le bâillon, & sur le champ l'enfant tira la langue de la bouche, & la retira plusieurs fois de suite.

Cependant, quoique le bourrelet sublingual eût été disséqué uniformément, on s'aperçut que l'enfant tiroit la langue à gauche par la commissure des lèvres de ce côté. Il restoit une petite bandelette charnue qui partoît du bord de la langue vers le milieu de son corps, & qui, passant par-dessus le bord des gencives, alloit se terminer à la face interne de la joue gauche. M. S. porta une sonde cannelée sous cette bandelette, & y fit glisser une branche de ciseaux droits, pour trancher d'un seul coup cette adhérence latérale. Depuis ce tems, la langue a exécuté tous ses mouvemens; l'enfant a tété, a recouvré de l'embonpoint.

Fin de la lettre de M. A. Mesmer, Dr. en méd. à Vienne, à M. Uuzer, Dr. en méd., sur l'usage médical de l'aimant, traduite du Nouveau mercure sçavant d'Aliona.

« Du grand nombre d'observations très-étonnantes que j'ai faites, je n'en rapporterai ici que quelques-unes qui ont été constatées en présence du R. P. Hell, & de différentes autres personnes respectables ».

« J'ai observé que la matiere magnétique est presque la même chose que le fluide électrique, & qu'elle se propage de même que celle-ci, par des corps intermédiaires. L'acier n'est pas la seule substance qui y soit propre. J'ai rendu magnétiques du papier, du pain, de la laine, de la soie, du cuir, des pierres, du verre, l'eau, différents métaux, du bois, des chiens, des hommes, en un mot tout ce que je touchois, au point que ces substances produisoient sur la malade les mêmes effets que l'aimant. J'ai rempli des flacons de matiere magnétique de la même façon qu'on le pratique avec le fluide électrique. J'ai trouvé deux moyens de renforcer si promptement le magnétisme, que la malade, au lieu d'une douleur déchirante & brûlante, qui suit ordinairement l'application de l'aimant, sentit des secousses douloureuses qui se succédoient régulièrement & rapidement comme dans l'électrisation, & qui, se faisant sentir aux articulations des bras, du col & enfin à la tête, devinrent d'autant plus vives, qu'elles étoient plus éloignées. J'ai encore remarqué que les hommes ne sont pas tous également propres à être magnétisés. De dix personnes qui étoient réunies, il y en eut une qui ne put être magnétisée, & qui interrompit la communication du magnétisme. J'ai remarqué la même chose aux chiens. D'un autre côté, il y eut une personne parmi ces dix, qui fut tellement susceptible de magnétisation, qu'elle ne pouvoit approcher de dix pas la malade sans lui causer les plus vives douleurs ».

« J'excitai dans la malade, sans aucune communication directe, & dans un éloignement de 8 à 10 pas, caché d'ailleurs derrière un homme ou un mur, des secousses dans telle partie que je voulus, & une douleur aussi vive que si on l'eût frappée avec une barre de fer ».

« J'ai rétabli le cours des menstrues & des hémorrhoides au moyen du magnétisme, & j'ai remédié sur le champ aux accidens que ces suppressions avoient causés. J'ai guéri par le même moyen l'hémoptisie, une paralysie à la suite d'une apoplexie, un tremblement survenu après un accès de colere, & tous les accidens hypochondriaques, convulsifs & hystériques. Je l'essaie actuellement contre l'épilepsie, la mélancolie, la manie & les nevres intermittentes. Quant à la douleur qu'excite la magnétisation, j'ai trouvé qu'elle varie; elle est tantôt déchirante, tantôt brûlante, tranchante, analogue aux secousses électriques &c. ».

« Dans tous les cas j'ai vu que la sensibilité au magnétisme cessoit aussitôt que le mal étoit guéri. Je ne crois pas que l'aimant ait une vertu spécifique par laquelle il agit sur les nerfs; je suppose seulement, conformément aux principes de ma théorie, que la matiere magnétique, par

son extrême subtilité, & par son analogie avec le fluide nerveux, pénètre leur intérieur, & que, selon sa force & sa qualité, & selon les parties où elle est appliquée, elle cause une espèce de marée artificielle, qui établit la distribution uniforme du fluide nerveux, dont le mouvement avoit été troublé; en sorte qu'elle fait rentrer tout dans l'ordre naturel, & que j'appelle l'harmonie des nerfs ».

« Ce que je viens de dire, & la nature de nos sensations, qui ne font autre chose que la perception des différences dans les proportions, donnent la raison de ce que nous ne sentons, que dans les parties où l'harmonie est troublée, l'effet des aimants tant naturels qu'artificiels, quoiqu'ils agissent constamment sur nous &c. &c. ».

M. Melmer n'a d'ailleurs remarqué dans l'application des aimants aucune différence relativement à leurs pôles, & il avertit qu'il ne faut jamais en appliquer à la tête, à moins qu'on n'en applique en même tems un ou plusieurs aux parties inférieures.

M. Flurant, chirurgien-gradué, de l'académie royale de chirurgie, connu surtout par sa *Splanchnologia raisonnée*, fut appelé, au mois de Juin dernier, pour accoucher une dame de Lyon (où il fait sa résidence), laquelle n'étoit grosse que de 7 mois. L'enfant qu'elle mit au monde, parut souffrant, d'une constitution faible, & d'une petitesse singulière, proportionnellement même au terme de 7 mois. M. Flurant, instruit des pertes considérables que la mere avoit effluées pendant sa grossesse, ne fut étonné ni de son accouchement prématuré, ni de la faiblesse de l'enfant. Quoique l'état de ce dernier annonçât une mort prochaine. Le chirurgien crut devoir lui donner les secours ordinaires; mais en les lui donnant, il fut frappé de la difformité qu'il trouva dans les parties générales de ce petit infortuné. Après sa mort, on permit à l'observateur d'en faire la dissection. Cet enfant montra d'abord l'apparence des deux sexes: la partie mâle paroissoit dominer, & s'annonçoit la première. Une appendice charnue représentoit la verge, soit par le lieu qu'elle occupoit, soit par la forme qu'elle affectoit: cependant, elle se terminoit par une pointe moussée, sans apparence de gland, ni de prépuce. Au-dessous de cette appendice, une petite éminence hémisphérique sembloit indiquer le scrotum; mais en relevant l'appendice, on voyoit que l'éminence étoit divisée dans son milieu, longitudinalement, par une légère dépression, une ligne renfoncée, qu'on peut, en quelque sorte, comparer au raphé. Cette éminence, ainsi divisée, avoit beaucoup de rapport aux levres de la vulve; & vers le haut de sa division, c'est-à-dire, sous le pli de l'appendice charnue, on découvroit une ouverture semblable au méat urinaire, mais si petite, qu'elle admettoit à peine un stylet assez fin: il pénétra néanmoins assez avant pour faire présumer qu'il aboutissoit à la vessie. Telle étoit la conformation extérieure qui portoit à soupçonner une sorte d'hermaphroditisme, lorsque la dissection de toutes ces parties dissipa de trompeuses apparences, jeta de nouveaux doutes sur l'état de cet enfant, & prouva qu'il n'étoit réellement doué d'aucune des parties essentielles qui constituent l'un ou l'autre sexe. Après qu'on eut enlevé la peau qui recouvroit l'éminence dont on a parlé, on ne put y reconnoître qu'un tissu graisseux, d'une consistance assez ferme, mais aucun vestige de testicule, & nuls vaisseaux spermaticques, quelque soin que prit M. Flurant pour les chercher, même à leur origine, c'est-à-dire, auprès des gros vaisseaux. L'appendice qui représentoit le membre viril, ne parut composée, dans l'intérieur, que d'une chair inorganisée, & nullement du tissu spongieux, qui forme les corps caverneux; enfin, point de gland, point d'urètre, & aucune perforation en cette partie. La petite ouverture comparée au méat urinaire, sembloit effectivement destinée à remplir

les mêmes fonctions. Placée, ainsi qu'on l'a dit, au-dessus de la petite éminence hémisphérique, elle aboutissoit réellement à la vessie, comme l'urètre des femmes; mais on ne trouva aucune trace de vagin, & rien qui ressembloit à la matrice. La vessie n'avoit point de vésicules séminales, & on la voyoit collée sur le rectum, qui, par surcroît de désordre, étoit imperforé à son extrémité.

Le 10 Janvier dernier, la sœur du charron d'Aubergicourt, village situé entre Bouchain & Douay, accoucha d'une fille qui avoit une tête monstrueuse: on ne sçavoit d'abord qu'imaginer; mais lorsqu'on eut considéré de plus près cette tête, on y apperçut une éminence fort haute de chair, formant une coiffure à la grecque. La peau de cette chair, ajoute le rédacteur des *Affiches d'Amiens*, d'où nous tirons ce fait, étoit sillonnée de rides, qui formoient le crépé des cheveux; des boucles en chair s'élevoient des deux côtés; des nœuds même sur l'extrémité du derrière de cette coiffure étoient très-bien marqués. Enfin, un petit os blanc en forme de diamant, sortoit du milieu de cette masse de chair, à l'endroit où les dames placent ordinairement leur épingle à tête. Cette fille étoit morte, lorsqu'elle vint au monde, parce qu'il avoit fallu employer toutes les ressources de l'art pour délivrer la mere.

Quoique les Indiens aient déjà fait connoître un très-grand nombre de remèdes aux Européens, on en découvre encore tous les jours d'autres qui, à cause de leur efficacité, méritent d'être introduits dans nos pharmacies. Tel est le baume Racaieri, qui s'écoule d'un arbre assez commun sur le bord de la riviere des Amazonnes; pour se procurer ce baume, on incise l'écorce de cet arbre, & l'on recueille le baume dans des calibasses. Les Indiens le vantent beaucoup pour les plaies & les ulcères: ils l'appliquent en forme d'emplâtre aussi chaud qu'on peut le supporter. Ils prétendent encore qu'il est un spécifique infailible contre les fleurs blanches & les anciennes gonorrhées.

Il s'est répandu sur les poules & les dindons, une maladie épidémique, qui a fait de grands ravages, surtout aux environs de Joux & de Château-Garnier. Il y a des maisons qui en ont perdu jusqu'à 80 pieces, & des lieux où il n'est pas resté une seule piece de volaille. On ignore les causes de cette maladie, & les moyens de la guérir. La volaille meurt souvent sans qu'on se soit aperçu qu'elle étoit malade. Il y a des poules dont la crête devient un peu noire, & des dindons dont la langue devient épaisse & jaunâtre. On fait boire aux poules de l'eau jetée sur du mâche-fer, ou crasse de fer tirée des fourneaux des maréchaux & des ferruriers & pilée. Quant aux dindons, on leur ôte une pellicule jaune qu'ils ont sur la langue. On dit que ceux qui ont usé de ces précautions, ont sauvé une partie de leur volaille.

On assure que la cicorille peut servir à épargner les bleds pour le nourricur. Après l'avoir morcelée & bien brouillée on la passe, comme pour un potage, & on la mêle avec la pâte, qui leve infiniment davantage, indépendamment de l'addition à la matiere premiere, déjà épargnée à proportion. Le pain; dit-on, en est plus appétissant, plus frais, plus savoureux: il est poreux, léger, & bouillie la fois, nourrissant & rafraichissant. Tel enfin que le goût, l'économie & la santé gagnent également à son usage.

On lit dans un ouvrage intitulé, *Caroli à Linno Amnissares academice, seu dissertationes varia physica, medica, botanica, antehac seorsim edita, nunc collecta: cum tabulis aënis*. Vol. VIII (à Upsal, chez Salvius) qu'un homme tourmenté dès son enfance, jusqu'à l'âge de 25 ans, des astarides, en a été délivré en faisant un long voyage à Abo.

A BOUILLON. Le prix de cette Gazette est de 9 livres par année, franche de port, dans toute la France. On s'adressera à M. WELLESBERUCH, à Bouillon, où il y a un Bureau de Poste française, ou à Paris, à M. Lutton, rue Ste. Anne, Butte St. Roch. On aura soin d'affranchir l'argent & les taxes d'avis. On la trouve aussi à Bruxelles, à Liège & à Francfort, au chef-Bureau des Postes.